

1 L'actrice Céleste Brunnquell : “Vous ne trouvez pas qu’il est toujours plus difficile de parler des films qu’on aime ?”

Article réservé aux abonnés 13 minutes à lire

Guillemette Odicino

Publié le 12/10/21

Partager



Céleste Brunnquell nous raconte ses émois de spectatrice.

Jean-François Robert pour Télérama

LES JEUNES ET LE CINÉMA 4/7 – Révélée par le film “Les Éblouis” puis par la série “En thérapie”, la jeune comédienne révèle une personnalité attachante et s’avère être une cinéphile pointue. À seulement 19 ans, elle dégage, dans la vie et sur les plateaux, une maturité bluffante.

Céleste Brunnquell, tout juste 19 ans, est rieuse et commence par improviser ce qu’elle imagine être son portrait dans un magazine féminin : « *Elle a les yeux bleus, arrive avec cinq minutes de retard et commande un thé vert...* » Révélation lumineuse, en 2019, des *Éblouis*, de Sarah Suco, où elle incarnait la toute jeune Camille qui se débattait dans une famille sous l’emprise d’une secte, elle a crevé, ensuite, le petit écran dans le rôle d’une autre Camille, la jeune nageuse aux bras plâtrés et aux idées noires de la série *En thérapie*, diffusée en février dernier sur Arte. Depuis, la bachelière — qui a arrêté ses études, « *pour le moment* » — a tourné dans un premier long métrage intitulé *Fifi l’anguille*, aux côtés de Quentin Dolmaire, et se réjouit de la proposition du comédien et metteur en scène Jacques Weber : jouer prochainement Agnès dans *L’École des femmes*, de Molière, pour du théâtre filmé — « *Vous vous rendez compte, je vais dire : “Le petit chat est mort” !* »

Au printemps dernier, sur le tournage du thriller familial de Sébastien Marnier, *L’Origine du mal*, toute l’équipe s’accordait sur la curiosité d’actrice mais, aussi, de « cinéphile » de la douce et ardente Céleste. « *Je ne sais pas si je peux dire que je le suis, il y a tant de classiques que je n’ai pas vus !* » corrige-t-elle. Et pourtant, on ne voit pas d’autre qualificatif pour cette jeune fille d’aujourd’hui qui s’emballe en parlant de ses habitudes, ses exigences et ses émois de spectatrice.

Sur le tournage de *L'Origine du mal*, tout le monde vous trouvait particulièrement mature.

J'étais la plus jeune de l'équipe, mais on me parlait normalement : je n'avais pas l'impression d'être à la table des enfants ! Peut-être parce que je m'intéresse à tous ces corps de métier réunis pour fabriquer, de manière si mystérieuse, un objet unique. Je veux savoir comment ça marche, alors je posais des questions sur la machinerie, la décoration.

À la fin de vos jours de tournage, vous êtes restée sur le plateau...

Le boulet qui s'incruste ! Comme je m'étais bien entendue avec le chef décorateur Damien Rondeau, j'ai demandé à faire un stage à la décoration pour des séquences où je ne jouais pas. L'équipe déco travaille en parallèle et en amont du tournage : c'est donc un autre regard, très enrichissant, sur le film.

“Quand je ne comprends pas la motivation sincère d'un projet, je préfère refuser.”

Depuis *En thérapie*, avez-vous reçu des propositions ?

Pas mal de scénarios. Je les lis moi-même, car j'aime énormément cette gymnastique qui forme mon esprit critique. Hélas, c'est souvent déprimant : en gros, des rôles de jeune fille enceinte avec une mère alcoolique ! Des films a priori très sociaux mais qui ne racontent rien, ne prennent aucun risque. Quand je ne comprends pas la motivation sincère d'un projet, je préfère refuser.

Quel regard portez-vous sur les films que vous voyez en tant que spectatrice ?

Il y a de plus en plus de beaux films sur la jeunesse, comme *Une histoire d'amour et de désir*, de Leyla Bouzid, sur les nouveaux rapports amoureux. Et *À l'abordage*, de Guillaume Brac ! On sent que ce cinéaste blanc de 40 ans a fait la démarche de construire son film avec ses jeunes interprètes noirs. D'autres réalisateurs auraient « parlé » du racisme. Lui n'en fait pas un sujet, mais filme leur vie, sans un pseudo-naturalisme manipulateur un peu dégoûtant. Il n'y a rien de pire que les cinéastes qui choisissent cyniquement des thèmes d'actualité. Ce n'est pas le tout de cocher les cases « féminisme », « écologie », ou « jeunes à problèmes » : ces sujets méritent de la nuance et un regard vraiment personnel.

La jeunesse est-elle mieux représentée dans les séries ?

Dans les propositions que je reçois, là encore, ce n'est pas toujours folichon : des jeunes filles énervées, écolos, mais qui mangent des sushis. Tout et n'importe quoi dans un même personnage. Les scénaristes n'ont pas l'air de savoir ce qu'est la jeunesse d'aujourd'hui. Je ne regarde pas beaucoup de séries. Je n'ai pas Netflix — mes parents ont arrêté de payer l'abonnement ! — mais j'ai vu *Sex Education* chez des copains et j'aime que cette fiction reprenne la forme classique et très colorée de la série lycéenne, avec l'élève populaire, le moche, le beau gosse... pour, en fait, tout déconstruire.

“Le rapport au film n'est pas le même dans une salle de cinéma et sur mon canapé : en salle, c'est une action.”

Où voyez-vous les films ?

Je vais en salles. Surtout quand je me sens oisive, il faut que je bouge, que je fasse un mouvement vers un film. Le rapport n'est pas le même dans une salle de cinéma et sur mon canapé : en salle, c'est une action. Et une inaction si je reste chez moi devant un écran. J'aime aller au cinéma seule. Car je sors du film dans un état second, et je ne veux pas m'extraire trop rapidement de cette douce

fatigue, être forcée de revenir trop vite dans le réel parce qu'un pote demande immédiatement où l'on va dîner.

Quels films vous donnent envie d'y aller en bande ?

Les films événements, qu'il faut avoir vus. Je peux me régaler devant des films de divertissement pur, mais souvent, les blockbusters, et surtout dans le domaine de la SF, sont si surproportionnés, si dépourvus de sensibilité, que je m'ennuie. *Dune*, de Denis Villeneuve, par exemple : tout le monde est beau, les plans sont superbes, mais cela se prend au sérieux, et, esthétiquement, on dirait un peu une pub Cartier, non ?

Comment regardez-vous des films chez vous ?

Grâce au vidéoclub de la Butte Montmartre, qui propose plus de trente mille DVD. J'y allais, petite, et j'y retourne régulièrement depuis plusieurs mois. Et sur Mubi ! Cette plateforme géniale, à la différence de beaucoup d'autres fermées sur elles-mêmes, ne craint pas de conseiller des films qu'elle n'a pas à son catalogue, et ouvre, ainsi, d'autres horizons.

Abonné [Céleste Brunquell, incandescente adolescente dans "En thérapie" sur Arte](#) Emilie Gavaille 2 minutes à lire

Qu'avez-vous découvert sur Mubi ?

Des courts métrages bizarres comme *Les Amours de la pieuvre*, une drôle d'expérience horrifique avec une voix off venue des années 1960 et de la musique électro. Ou les premiers films de Milos Forman, comme *Les Amours d'une blonde* (1965). Ce réalisateur a un regard tellement féminin sur son héroïne : je n'avais jamais vu une telle scène d'amour, quand cette jeune femme pleure dans les bras de son partenaire en lui disant qu'elle lui fait confiance. Je ne sais pas si j'explique bien... Vous ne trouvez pas qu'il est toujours plus difficile de parler des films qu'on aime ?

Votre famille est-elle cinéphile ?

Mes parents nous ont montré des films quand nous étions enfants avec ma sœur. *Billy Elliot* (2000) et puis les comédies musicales avec Gene Kelly et Fred Astaire, qui se mélangent dans ma mémoire comme un seul et même rêve. J'aurais aimé qu'ils nous en montrent plus, mais je crois qu'ils ne voulaient pas nous imposer un héritage cinéphile. Ils estimaient nous en avoir donné suffisamment pour éveiller notre curiosité et que c'était à nous, ensuite, de nous élever.

Ma sœur, aujourd'hui en master image à l'Institut national supérieur des arts du spectacle, a pris le relais, en imposant ses choix, et ça ne rigolait pas : *Pickpocket* (1959), de Bresson, quand j'avais 12 ans ! Avec mon cousin, nous nous moquions d'elle en imitant la voix blanche des acteurs. À l'époque, je ne comprends rien au film, mais cette diction si particulière et la chorégraphie des corps, tout de même, me fascinent. Même chose avec *Pierrot le Fou*, de Godard (1965) : la beauté formelle et la liberté folle des acteurs me font penser que tout est donc possible au cinéma.



Caroline Cartier, Danièle Croisy et Françoise Guégan dans *Du côté d'Orouët* (1971), film phare du réalisateur préféré de Céleste Brunnquell, Jacques Rozier.

V M Productions / Antinea

“Depuis que j’ai vu *Volver*, d’Almodóvar, je ne peux plus attraper un couteau sans penser à celui, plein de sang, que brandit Penélope Cruz.”

Que font vos parents ?

Ma mère travaille à la mairie de Paris, et mon père est architecte. Son truc, donc, c’était les films de Jacques Tati ! Ou les grandes tours de *Buffet froid* (1979), de Bertrand Blier, qu’il m’a montré à l’âge de 10 ans. Je l’ai revu dernièrement : les plans dans le métro sont magnifiques. Le cinéma permet cela : ne plus jamais regarder de la même manière un décor que l’on traverse quotidiennement, et prendre conscience de sa beauté. Réaliser où l’on vit, et même avoir envie d’aller dans des endroits moches a priori : grâce à Éric Rohmer, que j’ai découvert par ma mère, je me sens bien dans les petits bleds. Le cinéma, aussi, donne un éclat neuf à des gestes simples, ou à des objets banals. Depuis que j’ai vu *Volver*, d’Almodóvar (2006), je ne peux plus attraper un couteau sans penser à celui, plein de sang, que brandit Penélope Cruz.

Y a-t-il un film culte dans votre famille ?

La vie est belle, de Frank Capra (1946), met tout le monde d’accord. Dès que nous en parlons, nous avons le même souvenir ému. Cela vient de ma grand-mère, qui, en matière de cinéma, s’est arrêtée aux années 1930, avec un petit jeunot nommé James Stewart !

Que vous apporte le cinéma ?

La poésie avant tout. Des formes de liberté. Pour ce qui est d’être informée sur le réel, je préfère les documentaires. Car certains sujets sont trahis par la fiction quand elle est complaisante.

“Encore maintenant, quand un cinéaste me plaît en tant que spectatrice, je ne pense pas que je veux tourner avec lui. Ce sont deux choses distinctes.”

À quel moment naît votre désir d’être dans les films ?

Enfant, je voulais devenir danseuse et dessinatrice. À 10 ans, je commence des cours de théâtre à l’école, pour le plaisir, surtout, d’être avec des copains. Arrivée en troisième, j’ai suivi d’autres potes au Théâtre de l’Atelier. La directrice de casting Elsa Pharaon vient voir un spectacle de fin d’année, et mon père reçoit un message pour que je me rende aux essais des *Éblouis*, de Sarah Suco...

Je m’y rends, totalement inconsciente, croyant que c’était un moyen métrage sur la gymnastique car toutes les autres filles du casting faisaient de la gym ! En fait, c’était un long métrage sur une secte. Je ne suis pas particulièrement docile, en général, mais là, je me suis laissé porter. Je ne me

souviens pas avoir voulu être actrice avant de l'être. Encore maintenant, quand un cinéaste me plaît en tant que spectatrice, je ne pense pas que je veux tourner avec lui. Ce sont deux choses distinctes.

Qu'est-ce qui vous donne envie de découvrir un film ?

Le souvenir d'un adulte qui m'en a parlé, ou d'une émission de cinéma à la radio. J'écoute ceux dont je sais qu'ils ont la même sensibilité que moi sur le cinéma, mais aussi sur les choses de la vie. Sur le tournage d'*En thérapie*, Pierre Salvadori m'a prêté des DVD des films de Lubitsch, son cinéaste fétiche. Chez Lubitsch, tout est libre, y compris le rapport aux objets : des personnages à part entière qui font avancer le récit, et aident à contourner la censure de l'époque. Et ses personnages féminins sont incroyables d'insolence et de modernité.

“Le plus beau cinéma est pudique... ou mélo à mort.”

Quelle spectatrice étiez-vous pendant le confinement ?

Je regardais jusqu'à quatre films par jour. Je me baladais sur Mubi mais aussi sur le site d'Arte. Mon coup de cœur pendant cette période a été *La Chambre du fils*, de Nanni Moretti (2001). J'ai pleuré une nuit entière. Ce moment où le père vient voir sa fille au basket, et elle comprend que son frère est mort : faire passer une telle émotion en un simple échange de regards, c'est magnifique. Le plus beau cinéma est pudique... ou mélo à mort. L'émotion, c'est tout ou rien : la retenue, qui laisse le spectateur décider, ou l'excès, comme chez Almodóvar, ou dans *Titanic*, de James Cameron (1997), qui vous entraîne. J'ai les mêmes goûts en ce qui concerne le jeu d'acteur : ultra sobre ou très théâtral, les deux peuvent me toucher.

Conseillez-vous des films à vos proches ?

Je commence, mais c'est souvent pour faire passer des messages en douce. Pour communiquer un sentiment que j'aurais du mal à verbaliser devant la personne concernée. Ainsi, j'ai conseillé *Dieu seul me voit*, de Bruno Podalydès (1998), mais la personne en question ne l'a même pas regardé ! Ce film a changé mon rapport à mes émotions et ma manière d'affronter la solitude. Plus généralement, si une personne est émue par le film que je lui ai conseillé, c'est que notre relation, qu'elle soit amoureuse ou amicale, est belle.

Aimer le même film va au-delà de la complicité sentimentale : c'est politique. Voir le monde de la même manière... Pour moi, c'est un chaos plein de douceur, donc j' imagine mal qu'on ne puisse pas adhérer au cinéma de John Cassavetes. Ou à celui de Jacques Rozier, mon réalisateur préféré ! Mais, bon, je ne vais pas obliger tout le monde à regarder *Du côté d'Orouët* (1973). Je suis devenue plus souple, aussi. Quand j'étais jurée au dernier festival de Deauville, en septembre dernier, j'ai appris à me confronter à l'avis des autres. Dialoguer autour des films fait partie du plaisir du cinéma.

En tant que Parisienne, pensez-vous être privilégiée par rapport aux jeunes provinciaux dans l'accès au cinéma ?

Cela veut dire quoi, la province ? Il y a la diagonale du vide, peut-être, mais beaucoup de municipalités et de petits cinémas se battent, partout en France, pour proposer de belles programmations. Il y a l'école, aussi. On peut avoir grandi à Paris avec des profs qui se fichent du cinéma et n'éveillent pas votre curiosité, ou dans un village avec un professeur merveilleux qui vous enseigne que la culture est disponible du moment qu'on le veut vraiment. Le désir n'est pas une question de géographie, mais de rencontres.

Vos acteurs et actrices préférés ?

J'adore Denis Lavant. Un homme poète, intègre et élégant. Il joue avec son corps, le meilleur outil de l'acteur. Il est merveilleux chez Leos Carax, mais aussi quand il surgit, soudain, dans de petits rôles par-ci par-là.

“Les actrices qui me touchent le plus sont celles qui ne sont pas cantonnées au cinéma, comme Dominique Blanc ou Vimala Pons.”

Et pas d'actrices ?

Quand j'étais petite, je me retrouvais davantage dans les rôles masculins, peut-être parce qu'ils étaient mieux écrits. Cela change, heureusement, aujourd'hui. Si, tout de même, l'actrice de *Zazie dans le métro* (Catherine Demongeot), mais c'était une fillette androgyne, et moi-même, on ne savait pas trop si j'étais une fille ou un garçon. Il faut dire que j'en jouais. Aujourd'hui encore, j'aime ce flou : être très féminine et coquette un jour, et totalement l'inverse le lendemain. Les actrices qui me touchent le plus sont celles qui ne sont pas cantonnées au cinéma, dont l'existence artistique semble complète, comme Dominique Blanc ou Vimala Pons.

Et Pascale Ogier : c'est pour elle, avant tout, que j'aime *Les Nuits de la pleine lune* (1984), alors que, comme mes parents, je préfère Rohmer à la campagne que Rohmer à la ville. *Conte d'été* (1996), que j'ai vu et revu, raconte absolument tout sur la solitude, le rapport aux autres, et comment appartenir à sa propre jeunesse. Je n'oublie pas sa mère, Bulle Ogier : on dirait toujours qu'elle est dans le film sans y être vraiment, avec une légère distance, comme si elle ne se donnait jamais totalement, si elle jouait à être actrice. Elle m'a fait beaucoup rire dans *Le Pont du Nord*, de Jacques Rivette (1981), même si je n'ai pas tout compris.

Vous avouez souvent ne pas avoir entièrement compris un film, mais cela ne vous empêche pas de l'aimer...

C'est même l'inverse : tout comprendre m'emmerde ! C'est génial de laisser le spectateur comprendre ce qu'il veut. Mais c'est très agaçant, en revanche, quand un réalisateur vous donne volontairement le sentiment qu'il est bien plus malin que vous, comme Christopher Nolan avec *Inception* (2010). Rêver au cinéma, ce n'est pas être coincé par un cinéaste qui vous impose son intelligence. Le cinéma doit passer dans les veines, nous épaissir, pas nous surplomber.

Céleste Brunnquell en quelques dates

2002 Naissance à Paris.

2019 *Les Éblouis*, de Sarah Suco.

2021 *En thérapie*, saison 1.

2022 *L'Origine du mal*, de Sébastien Marnier.